

L'ermite

Nunquam minus solus, quam cum solus

Lectrices adverses aux mors, lecteurs assotés de paresse, sautez cette mise en contexte

Un énorme insecte en gilet de cantonnier, posé sur une manche de mon imper blanc, semblait me regarder avec des yeux qui n'avaient pas l'air d'yeux. Énorme — faut-il le souligner ? — selon ma vision des insectes qui, malgré sa ((de la vision)) connaissance profonde du clade des *Pan crustacea* n'en avait jamais vu de tels.

[Gilet de cantonnier](#)

— — Une vision voit-elle ? Question loin d'être rhétorique — —

Au Québec, n'essayez pas de trouver des insectes de la dimension de mon cantonnier :: le plus long que l'on puisse voir à l'insectarium de Montréal est le *phasme géant*, insecte endémique du Madagascar pouvant atteindre 30 centimètres de longueur (toutes pattes déployées). Le *phasme géant* — nullement gênant, comme vous verrez — est célèbre parmi les Betsimisaraka pas tellement à cause de son dimorphisme sexuel ou pour la capacité des femelles de pondre des œufs fertiles même sans avoir été fécondés — ce qui mande en délire les restes de fidèles de Judith Butler — mais par sa démarche en même temps légère et scabreuse. // j'ai trouvé cette histoire d'œufs fertiles sans avoir été fécondés sur un site internet, à l'air plus sérieux que la moyenne. //

[Butler](#)

Le mouvement fort agréable, pour celui qui le subit, qu'on appelle communément « faire pattes d'araignée » à Chicoutimi, devient « faire jouir les phasmes » à Madagascar et s'applique autant au clito qu'à son homologue mâle. Contrairement aux pattes de velours des araignées, le phasme a de courtes épines qui ravissent les masochistes de tous les clades. Cet emploi des caractéristiques d'un animal dans une expression liée à la sexualité humaine donne un soutien remarquable à la thèse des linguistes du *No translation* pour qui la traduction des expressions imagées, des mots d'esprit, des métaphores, des proverbes, des dictons, des bluettes... de tout ce qui suinte un ancrage quelconque aux soubassements de l'esprit, est impossible si le sens terrien, a-culturel, in-humain n'a pas été assimilé en fourrant, pendant de décennies, tête, pieds et cul dans les deux terreaux ((J'ai écrit remarquable, mais ne faudrait-il pas, plus correctement, dire « à remarquer » ? puisqu'aucun des *No Translators* ne l'a jamais employé. Œuvres consultées le 13 juillet 2022))

::: L'expression betsimisarakienne « faire jouir les phasmes » nous montre, on ne peut pas plus clairement, qu'une culture non acculturée peut imaginer transférer la jouissance de l'humain à ce qui la procure :: Il est impossible qu'une Occidentale, bien installée dans son Poäng ((à moins qu'elle ne soit complètement dingue)) croie pouvoir transférer sa jouissance au vibreur à quatre vitesses qu'elle vient de recevoir de sa maîtresse en voyage d'affaires à Oslo : et alors?

L'imper avait été jeté au centre de ma couche sans doute par moi-même avant que l'alcool ne m'oblige à abandonner la partie haute de mon corps sur le lit que ma femme désertait depuis des semaines. Je tiens à souligner le « sans doute » : en fait, il se pourrait que ce soit l'œuvre d'Hannah qui, peu soucieuse que mes vomissements filant le parfait amour avec les siennes gorgeassent la devanture de chez Cos au 1312 Sainte-Catherine O. où la responsable du magasin, jeune fille aux seins introuvables, même pour les doigts perquisitionneurs des vieilles générations, avait étalé des échafaudages pour microgorge noire et jaune faisant penser à des *mantellae pulchrae* (elle aussi endémique du Madagascar)

::: lorsque la quantité de whisky qui traverse mon gosier dépasse le quintuple du seuil d'alerte fixé par l'association des producteurs écossais, j'oublie que je possède un système digestif et je laisse mon trou buccal agir comme ersatz d'un trou moins noble.

— — Pourquoi le trou du cul est moins noble que le trou buccal ? Question loin d'être rhétorique — —

Imaginez mon étonnement quand, quelques jours après ces événements, j'entendis Hannah expliquer à une sienne amie que ce ne furent pas les prisons pour seins du magasin qui nous firent vomir ((comme nous nous dîmes après nous être mutuellement nettoyé les lèvres)) mais le numéro 1312. « Tu sais, qu'elle lui dit, c'est le numéro que les punks emploient pour dire *All Cops Are Bastards*. » Il me semble évident qu'il s'agit d'une vérité inventée après qu'un policier lui a laissé des stigmates ((Je ne vous dis pas où)) lors de la manif montréalaise « libérer les seins ». Même sans penser que le pouvoir des policiers ait quelque chose de transcendant, le trajet des stigmates policiers à celles mystiques est très court et me voilà donc pris à surfer sur la surface du net comme les maniaques de Wikipedia que je ne me lasse pas de stigmatiser. Et, qu'est-ce que je trouve ? Qu'en 1312 meurt Christina of Stommeln, celle qui, avec ses envolées mystiques et ses stigmates, convainquit Petrus de Dacia de l'existence de Dieu.

— — Fut-elle la première femme stigmatisée ? Question loin d'être rhétorique — —

Retour à la case de départ.

L'odeur du dégoûtilis d'Hannah dépassait le mien, à mon humble avis. Hannah, de tout autre avis vêtue, soutenait que le sien était un parfum pour femmes de la haute, comparé au mien. Puisque nous avons ingurgité la même mangeaille, la différence d'odeur était-elle un indice de notre pourriture intérieure ? Hannah soutint tout au long de la marche titubante jusqu'à Saint-Denis que oui. Moi, j'essayais de défendre la thèse opposée, ce qui nous fit vomir une quantité de mots qui auraient pu remplir le cahier des charges de la Nasa pour Apollo X. En remontant Saint-Denis, nous trouvâmes un accord sur les odeurs : c'est le coût des vivres qui détermine, conformément à une loi mathématique déterministe /selon moi/, à une loi statistique /selon Hannah/ l'odeur du vomi. Plus c'est cher et plus ça pue, selon moi ;; plus c'est cher et, en moyenne, moins ça pue selon Hannah. Cette querelle des deux saouls risquait d'être autant intéressante que la première si elle n'avait pas été bloquée par l'ex-Vespasienne du carré Saint-Louis contre laquelle j'urinai comme une vache en chaleur ((Tandis que cette vache de mienne amie pissait quelques gouttelettes inodores qui lui permirent de montrer sa grande culture latine : pipi non olet.))

::: Et de là à *pecunia non olet* le saut fut immédiat, surtout à cause de Vespasien (l'empereur et pas la cage à urine) le disant à son ignorant de fils qui s'emparera de Jérusalem comme si elle était une ville quelconque de la Gaule.

Pourquoi sors-tu cette phrase d'adolescent fort en thème ?

Parce que.

Pourquoi pas, alors, pour rester dans l'étalage de banalités, *Timeo Danaos et dona ferentes* ?

Parce-ce que Flann O'Brien l'a déjà bien traitée à page 138 de la nouvelle traduction française de *Swim-Two-Birds*, publié par Les belles lettres en l'an palindromique 2002 qui, comme tout palindrome à 4 chiffres est divisible par 11.

Tout ça, ça nous fait une belle jambe.

As-tu quelque chose contre les belles jambes ?

Quitte à paraître pédante et ennuyeuse :

— — Pourquoi les femelles dès qu'elles argumentent deviennent bas-bleus, pédantes, etc. ? Question loin d'être rhétorique — —

((Je me suis féminisé pour que la question, fort politique, n'ait pas l'air de tomber des nues.))

J'ai oublié de vous dire que mon cantonnier m'était apparu en rêve ((Je suis sûr que vous l'aviez compris : c'est le propre de la mauvaise littérature que de mélanger grossièrement réalité et rêve pour que le lecteur se sente intelligent quand il arrive à les démêler)). Si maintenant je ne vous dis pas que l'image avait été générée par le souvenir d'une *mantella pulchra* vue dans une émission télé, vous ne l'auriez jamais su. Mais, à ce stade, vous avez le droit de me demander : « qu'est-ce qui a bien pu engendrer ce passage d'un amphibien à un insecte ? » La couleur ? Rien que la couleur ? Non. La cantonnière :: pas la maison, ni la femme du cantonnier, mais celle qui cache les pieds du lit, sans cacher les pieds du mec caché sous le lit à l'arrivée du mari. À ce propos, j'aurais une histoire très amusante à vous raconter... mais ce sera pour une autre fois.

Ici, il faut ajouter une parenthèse explicative éclairant le lecteur moyen avant qu'il n'abandonne la tâche ingrate de comprendre ce qui se cache sous la surface motière :: *Motière* :: un apax signifiant :: « des mots ». // Note pour moi : Il faut que je dise à Fiorenzo d'insérer ce mot dans son dictionnaire //. Donc : « vous » est le pronom personnel, fortement déictique comme tout lycéen bourgeonneux le sait, qui fait référence à qui lit ce conte inspiré par *L'Ermite* de Guy de Maupassant

::: Je pensais vous indiquer d'où je tire l'inspiration de cette histoire grâce à une note en bas de page, mais l'inspiration étant un état d'esprit incontrôlable, elle m'a imposé d'oublier les bas de page et de vous présenter ici, où je suis sensé rendre tout très clair, la source de mon délire. // Vous souvenez-vous du test de la guimauve de Stanford sur la gratification différée ? Et si les enfants qui résistaient le moins étaient simplement les plus inspirés ? Ceux du genre « soixante-huitards du *tout et tout de suite* » ?

::: j'espère que d'ici à la catastrophe nucléaire que Biden nous prépare, quelques millions de lectrices auront eu le temps de parcourir cette mienne œuvre *aere perennius*. Que vous connaissiez ou non le latin, allez chercher sur le Net ce qui se cache derrière ce prétentieux syntagme.

— — Derrière ou sous ? Question loin d'être rhétorique — —

Maintenant que « vous » n'a plus d'ombres, passons au « je ». Qui suis-je ? La réponse risque de ne pas être très claire, ((même dans une section de clarification)) car si, depuis que le monde est immonde ((comme disent les Surinamais, la facilité n'a jamais tué personne)), les efforts pour trouver qui ou quoi se cache derrière le « je », ont été vains, comment penser qu'un vieux soûlard docteur ès whisky puisse trouver une réponse acceptable ! En simplifiant à l'excès, « je » est une espèce d'écrivain qui cherche une inspiration sous l'amas de mots qui lui infecte les synapses. C'est ce même « je » qui deviendra « il » dans *L'Ermite* à moi et qui transférera le « je » à la protagoniste féminine. Pour l'état civil, « je » est Jean-Sébastien Allaire.

Et pour finir, un retour à la scène initiale, avec le gros insecte qui me fixe avec des yeux qui ne sont pas des yeux. Je lui dis : « Mais, t'es con ! » d'un ton pas bien gentil. Il me regarde muet, ouvre ses énormes ailes jaunes et bleues, se lève avec le bruit d'une fraise RC 320 de Roche et se dirige vers moi qui, d'une voltige digne d'Alfredo Codona, s'envole de l'inconscient où il (l'insecte) s'annihile :: caractéristiques de RC320 : têtes de broyage pour pelles avec rotor à marteaux fixes ; filtres à huile installés sur la tête ; vanne compensatrice pour un prix si dérisoire que FAE n'a pas le courage de l'annoncer.

— — C'est tout, pour cette introduction ? Question loin d'être rhétorique — —

Pas vraiment. À la fin du récit vous allez sans doute vous demander s'il s'agit d'un conte de Maupassant commenté par un espèce de fou revêtu de déconstructions qui délire ou du délire d'un fan de Arno Schmidt et de Flann O'Brien qui s'empare de Maupassant pour rendre son délire illisible. Je suis sûr que vous ne

trouvez pas la réponse. Si par hasard vous la trouvez, envoyez un courriel à ma copine Hannah : hannahmargsteiner@gmail.com

— Ce n'est pas encore tout.

Je vous conjure de n'établir aucun lien, aucun parallèle, aucune analogie avec l'insecte que Kafka nourrit et protégea, rendant ainsi sa vie et, surtout, ses livres mortifères. Mon insecte n'a vécu que l'espace d'une somme.

[Kafka](#)

— —Le récit aussi ne durera que le temps d'une somme ? Question loin d'être rhétorique — —

L'Ermite de Maupassant tranché et lardé.

NOTE : Celles qui connaissent le récit de Maupassant et n'ont aucun intérêt pour les lardons sont priées d'aller à mon Ermite à moi et à celui de Carmen. FIN DE LA NOTE :

Nous avons été voir, avec quelques amis, le vieil ermite installé sur un ancien tumulus couvert de grands arbres, au milieu de la vaste plaine qui va de Cannes à la Napoule. En revenant, nous parlions de ces singuliers solitaires laïques, nombreux autrefois, et dont la race aujourd'hui disparaît. Nous cherchions les causes morales, nous nous efforcions de déterminer la nature des chagrins qui poussaient jadis les hommes dans les solitudes.

//Premier lardon : Origène

Origène, l'ermite, celui qui s'est détesticulé pour mieux étudier les Écritures.

Ce n'était pas un ermite. C'était un ascète. Et, s'il s'est détesticulé, c'est bien pour pouvoir vivre dans le monde en cenobite.

Ermite ou ascète peu importe, ce qui est certain, c'est qu'il l'a fait par peur.

Par peur de quoi ?

De la divine ouverture.

Un saint qui a peur de la divine ouverture, tu me daubes !

Je suis sérieux comme un pape et, en plus, Origène n'est pas saint.

T'es sûr qu'il n'est pas saint ?

Pas pour les cathos.

Tu l'as lu dans Daniélou qu'il se castre par peur ?

Daniélou ? Jean Daniélou ?

Oui... Celui qui a écrit sur Origène. Je veux dire non, je ne l'ai pas lu dans Daniélou, mais oui, c'est lui Lui, il ne s'est pas coupé les roubignolles ! Vivant à Paris, 1500 ans après, il doit avoir compris que la divine ouverture est bien moins terrible que ce que pensait Origène.

Je comprends, maintenant.

Tu comprends, quoi ?

Un homme et une femme. Très Beau.

Oui, Trintignant est magnifique.

Moins bien que dans Et... Dieu créa la femme.

Et Brigitte ?

Brigitte ?

Brigitte.

Je ne comprends pas

T'es dur : Juliette... Saint-Tropez

Bardot ?

Bardot.

Même combat.

Origène et Daniélou, même combat contre le désir.

L'un laisse sa bourse dans l'église. L'autre la vide chez les putes.

Autre époque, autre mœurs.
Autre époque, autre mœurs.
Et Brigitte ?
Dieu créa Brigitte.
Et le phoque à ventre blanc.
Le moine ?
Le dominicain.
Daniélou n'était pas dominicain.
Le phoque à ventre blanc non plus.
Élie non plus.
Tu as compris comment un prophète de l'Ancien Testament a pu devenir un Saint ?
Oui, je l'ai lu dans le Menologium Carmelitarum.
Elix Anima, quae necque ab homine...

Arrête, arrête, pas de latin. Surtout pas du latin d'église !

Non seulement tout est très décousu, mais on jette de la poudre aux oreilles avec le latin. Ou on est dans le naturalisme ou on ne l'est pas, n'est-ce pas ? Moi, j'y suis, j'y reste. Si mes deux interlocuteurs déconnent... je les laisse déconner et je n'interviens pas avec colle et ciseaux. Pour la citation latine complète allez aux bonus Elix.

Élix

Je comprends.

Brigitte non plus.

La divine ouverture.

Et Flaubert ?

Le père de Saint Antoine qui se mordit les doigts

Ce fut pire à Bi.

Zuo Qiuming : *les deux armées se disputèrent les barques au point qu'on aurait ramassé à poignées dans les barques les doigts coupés.*

Qu'on aurait ? Qu'on eût ? Qu'on a ?

La forme, la forme !

Formosa, disaient les Latins

Mo Xi avait des formes, comme la pute de Daniélou

Une chose à la fois. Arrêtez. Ici je suis en contradiction avec ma profession de foi naturaliste (ou réaliste) et j'arrête, de façon temporaire, vous verrez, le déconnage de mes deux personnages.

//

J'ai connu deux solitaires, un homme et une femme. La femme doit être encore vivante. Elle habitait, il y a cinq ans, une ruine au sommet d'un mont absolument désert sur la côte de Corse, à quinze ou vingt kilomètres de toute maison. Elle vivait là avec une bonne ; j'allai la voir. Elle avait été certainement une femme du monde distinguée. Elle me reçut avec politesse et même avec bonne grâce, mais je ne sus rien d'elle ; je ne devinai rien.

//Lardon II : Mo Xi

Mo Xi, la *formosa*, la plantureuse et sinistre femme de Xia qui avait un cœur dur comme un homme.

Les hommes ont le cœur plus dur ?

Ça arrive. Elle faisait faire des choses... des choses à l'empereur

Par exemple ?

Remplir de bière un bassin, obliger quelques milliers d'hommes à s'abreuver à quatre pattes et puis les faire noyer.

Avec un coup de pieds au cul ?

Mais non ! Elle avait une certaine dignité : ils glissaient dans la bière complètement schlass, sans besoin d'aide.

Folle ! Comme Poutine.

Poutine n'est pas fou, pas fou du tout. Il sait ce qu'il veut
Il n'en sait rien. Ce sont les oligarques...
Il veut un nouvel empire Russe. Moscou troisième Rome. Comme Ivan IV.
Ce sont les Américains qui ont tout provoqué. Comme au Chili.
Dès qu'il y a odeur de merde c'est l'Amérique
Ou la Chine.
La Crimée est Russe.
Taiwan Chinoise.

Un peu artificiel ce besoin de mettre au parfum de 2022, j'en conviens.

Formose.
Tu nous emmerdes avec Formose.
F minuscule.
Mo Xi était *formosa* comme Junon et Vénus et Loren et Bardot et Mansfield et Lollobrigida
Plantueuses.
Plantureuse !
Plan-tueuse.
T'as vu ?
Joyce barman à Dublin dans les années 1950.
Il était mort !
C'est ce qu'on dit.
Qui l'a vu ?
Flann O'Brien
Un autre fou
Comme Poutine
Comme Biden
Comme Magda
Magda la folle ?
Oui celle de Maupassant.
Maupassant comme Joyce, faire semblant d'être mort.
Pourquoi ?
Pour vivre sans les obligations de la mère.
Je ne m'y attendais pas. Elle est tombée dans ma vie par hasard et elle m'a mis en liesse
Qui, elle ?
Elle, Mo Xi, celle qui avait un cœur d'homme et la nature de femme
Nature de femme ou de la femme ?
La divine ouverture.
Encore ! Maniaque comme saint Anselme et la preuve ontologique
Pas comme Guillelmus Campellensis, celui de l'âme qui souille le corps
Souille souille et je t'embrouille
C'est Joyce Carrol Oates et pas le barman de Dublin
Elle est née le 16 juin
Le prénom n'est pas le fruit du hasard
À ces ignorants de parents non plus
Qu'en sais-tu ?
Je connais Poutine ce fils de poutargue qui n'est pas fils du hasard
De Dieu non plus
Des pétunias ?
Oui, oui des pétunias *stocalosae encensantae arae calliginosae*, celles du mec de Jeanne Barret
La première femme à faire le tour du monde

[Nature](#)

Comment le sais-tu ?

Véronique me l'a dit. Son arrière-arrière-arrière grand tante vivait à Sainte-Foy-La-Grande et avait connu Jeanne.

Mais tu ne sais pas qu'il y a une chaîne de montagne sur Pluton qui a son nom

Non.

Il y a celles qui ont une arrière-arrière..., moi j'ai Wikipédia.

//

En parvenant au sommet j'aperçus en effet des murs et, assis sur une pierre, un homme. Il n'avait guère plus de quarante-cinq ans, bien que ses cheveux fussent tout blancs ; mais sa barbe était presque noire encore. Il caressait un chat roulé sur ses genoux et ne semblait point prendre garde à moi. Je fis le tour des ruines, dont une partie couverte et fermée au moyen de branches, de paille, d'herbe et de cailloux, était habitée par lui, et je revins de son côté.

//Lardon III : Saint-Antoine

Saint Antoine de Flaubert, ermite au cœur ouvert, faites-moi trouver un peu de félicité.

Silence

Saint Antoine de Flaubert, ermite, etc.

Aucun signe de vie

Saint Antoine, etc.

Au lointain le chant d'un coq

Je t'en prie, Antoine, fais-moi un signe

Tu l'as eu.

Je ne comprends pas.

Penses-y.

Saint-Pierre ?

Oui, Saint-Pierre, tu t'es comporté lâchement, comme lui.

Quand ?

Quand il ne fallait pas.

Pardonne-moi et aide-moi à retrouver la félicité perdue.

Seule la grâce donne la félicité. La grâce... la garce... Toujours ce lapsus de m... La grâce... Pour le pardon, c'est mieux que je te passe Jésus.

Jésus, le fils de...

Le fils de.

Jésus, tout de blanc vêtu, une couronne d'épines en guise de tambourin, s'approche en sifflotant un air de Don Juan.

Ça va ?

Ça va, et toi ?

Ça pourrait aller mieux. Mais, avant de parler de mes petites contrariétés... T'es-tu aperçu qu'Antoine n'était pas de bonne humeur ?

Pas vraiment.

Tu l'as confondu avec Antoine de Padoue, celui qui fait trouver tout, mais qui n'a jamais été Ermite comme moi ou Origène ou le personnage de Maupassant.

Même devant Dieu je ne lâche pas mon Guy.

Mon dieu...

Oui, je suis là...

Excuse-moi c'était un simple... une simple... interjection.

Ce qui est étonnant, chez un grand lettré comme toi, c'est que tu puisses imaginer Flaubert écrivant sur le Saint-Antoine « marteau des hérétiques » mort à 36 ans. Antoine de Flaubert, dit aussi le grand (Antoine et pas Flaubert), a lutté contre ses fantasmes jusqu'à l'âge vénérable de 106 ans !

Chère lectrice, je dois admettre qu'être appelé un « grand lettré » par Dieu m'a donné des frissons dans le trou du c... Je vois, que tu es incapable de cacher ton sourire coquin : tu penses qu'il était sarcastique. Cornegidouille ! Si tu n'étais pas la petite mécréante que je connais, tu saurais que le sarcasme, malgré ce qu'écrit Thomas d'Aquin, n'est pas de leurs cieux. Donc moi, le grand lettré selon Dieu, je reprends le récit, non sans avoir souligné que « Cornegidouille » est un signe irréfutable de grand lettré.

Je croyais qu'au paradis, on vivait la belle vie...

Fini la belle époque ! Le paradis a fermé ses portes.

Merde, alors !

Oui, tu peux bien le dire

Donc tous à l'enfer ?

Heureusement, pour vous, non. L'enfer aussi a fermé.

Travaux en cours ? Vacances ? Grève ? Que se passe-t-il ?

Il a fait faillite. Impossible d'injecter de nouvelles âmes pour les 300 000 prochaines années.

Pratiquement pour toujours.

Pratiquement pour vous, mais pas pour nous qui ne faisons pas de différence entre pratique et théorie...

Le paradis aussi a fermé ?

Naturellement, l'un ne peut pas exister sans l'autre.

Et alors, où s'en vont les âmes ?

Il n'y a plus d'âmes.

Tu déconnes... excuse-moi... je trouve tout tellement étonnant, surtout quand ça sort de la bouche de Dieu.

Si tu savais..., si tu savais !

Nous... qui ?

Nous, les trinitaires. Depuis des millénaires nous semons, cultivons, trions des âmes et pratiquement tout à coup (pour le temps divin) nous sommes au chômage. Pour compenser, nous avons essayé, mais en vain, de donner des âmes aux végétaux. On a commencé par les carottes, puis les petit pois... puis... Inutile de faire une liste, on en a essayé 99, mais rien n'a marché.

Pourquoi vous-êtes vous arrêtés à 99.

Tu ne connais pas l'importance de 99 ?

Non. Vraiment...

C'est le nombre d'attributs de notre petit cousin Allah. Mais, ce qui est important, c'est qu'on n'a pas réussi et que pour ne pas mourir d'inanition, tout en restant trinité (la célèbre PEF), nous n'avons rien trouvé de mieux à faire que de nous transformer en des entités plus inclusives. Le *Père* et devenu *Partenariat*. Pour ne pas crever de malheur après avoir perdu le pouvoir absolu, Père est devenu ermite dans un désert de la supernova 2005AF de la galaxie NCG4945. Plus de père et plus de mère non plus, car Marie a décidé de le suivre. La transformation de l'esprit en Éducation a été moins douloureuse : n'est-ce pas le propre de l'esprit que de se métamorphoser ? Inutile de te faire remarquer que c'est grâce à sa transformation en sperme que je suis né. Et moi, moi j'ai choisi de me transformer en Faiblesse.

Je comprends la transformation du Père en Partenariat et du Saint-Esprit en Éducation, mais toi, toi qui chassas les marchands du temple, transformé en faiblesse, je ne comprends pas. Est-ce que tu n'as fait tout ça que pour conserver l'acronyme PEF ?

Oui... il y avait aussi le désir de conserver l'acronyme, mais pas seulement, pas surtout : dans un monde de partenaires donnant à l'éducation la place centrale, la force n'a plus de raison d'être.

Ououais...

Pourquoi ce « Ouais » traînant ? Tu n'es pas convaincu ?

Pas trop, sans doute parce que j'ai une question qui me brûle l'âme surtout depuis que tu m'as dit qu'il n'y en a plus. Deux, en vérité.

Vas-y avec la première.

Et Satan ?

Connaissant ton intelligence, je savais que tu aurais posé cette question.

Chère lectrice ici un nouvel arrêt est nécessaire : se faire dire par Dieu non seulement qu'on est un grand lettré, mais qu'on est aussi intelligente, n'est pas une chose de tous les jours. Donc pas mal ce Dieu, que je viens de créer. Je veux souligner qu'être jugé intelligent par Dieu ne m'a fait aucun effet : sans doute parce que, comme Flaubert, je n'avais pas besoin d'être rassuré — dans ce domaine-là.

Satan n'a jamais existé. C'est une invention des lévites.

Qu'est-ce que tu dis ?

Très simple : Satan n'a jamais existé.

Et les tentations que tu as eues dans le désert, et la tentation de Saint-Antoine ?

Littérature. Pure littérature, bonne ou mauvaise, mais littérature.

Et Papé Satan, papé Satan aleppé ?

Papé

Et tu crois que Dante...

Non, je suis complètement mêlé. Fictions et réalité me semblent la même satanée chose. Donc l'enfer n'a jamais existé ?

Ici tu manques un peu d'âme... pardon... de cervelle. Ce n'est pas parce que Satan n'existe pas qu'il n'y a pas d'enfer. L'enfer, c'est nous.

J'avais entendu que l'enfer c'est les autres, mais je croyais... je croyais...

Tu croyais que c'était de la mauvaise littérature, eh ! Non... L'enfer c'est les autres, ce qui veut dire que l'enfer c'est nous, n'est-ce pas ? Ou plutôt c'était les autres, car maintenant vous êtes tous logé à la même soue... il n'y a plus de vrais autres.

Logés à la même soue ? C'est un peu fort, surtout depuis que tu incarnes la Faiblesse.

Tu n'aimes pas le terme « soue ».

Non, j'aime trop les cochons pour ne pas aimer les soues. C'est logé, que je n'aime pas. Dans ce terme il y a une asymétrie dérangeante : quelqu'un qui donne une demeure, souvent temporaire, à un autre. Je n'aime pas.

T'as raison. Parfois moi aussi je me laisse prendre par les vieux mots. Il aurait fallu que je dise : « Inclus dans la même soue »

Une autre question.

Oui. Les âmes qui existaient avant le grand changement, où sont-elles ?

T'es sérieux ? Tu ne peux pas répondre tout seul.

Jésus ayant recommencé à tapoter la couronne d'épines, j'ai pris mon imagination à deux mains et j'ai fouillé dans tous les écrits qui m'ont permis d'atteindre le titre de « grand lettré ». Rien à faire. Je n'ai pas trouvé de réponse qui se tienne. Pas de réponse intelligente. Même en me disant qu'il n'est pas nécessaire qu'une question se tienne, rien, vraiment rien ne venait ouvrir les fenêtres de la maison de l'être. Si même Martin ne m'aide pas, que faire ? Je renonçai aux mots, m'agenouillai devant Jésus, je lui fourrai les mains sous la tunique où, surprise des surprises, mes doigts rencontrèrent une vulve. Éperdument étonné, je levai mon visage et là, les mots auxquels j'eus dû m'attendre, glissèrent des lèvres de Dieu.

Je suis trans.

//

Je murmurai : « Cristi, c'est beau. » L'homme leva la tête et dit : « Oui, mais quand on voit ça toute la journée, c'est monotone. » Donc il parlait, il causait et il s'ennuyait, mon solitaire. Je le tenais.

Je ne restai pas longtemps ce jour-là et je m'efforçai seulement de découvrir la couleur de sa misanthropie. Il me fit surtout l'effet d'un être fatigué des autres, las de tout, irrémédiablement désillusionné et dégoûté de lui-même comme du reste.

//Lardon IV : Kokoli

Tu te rappelles Jeanne Barret ?

Bien sûr. Celle qui se déguise en homme et fait le tour du monde sur les bateaux de Louis-Antoine de Bougainville.

Ce que tu ne sais certainement pas c'est que le même bateau accueillait Kokoli.

Kokoli ? qui est-ce ? Un guerrier congolais ?

Un perroquet célèbre par ses troubles comportementaux de guerre.

Un perroquet stressé à cause d'une guerre. Ça alors !

Le stress est un phénomène psychologique lié au langage et kokoli parlait. Si la majorité des humains parle comme des perroquets, il est vrai aussi que la majorité des perroquets parle comme des humains.

Dis comme ça... Ça confirme ce que j'ai toujours pensé : que les traumatismes de guerre sont des phénomènes liés à l'imitation. Je n'ai donc pas de difficulté à comprendre qu'un perroquet puisse avoir déclenché tout un travail médical sur le stress. Je dis ça parce qu'avant le XIXe siècle, personne ne parlait de stress.

Je trouve ton cynisme déplacé surtout en ces temps où des soldats tchéchènes sans foi ni loi violent et tuent à la solde de Poutine.

Tu ne vas pas m'attirer dans le piège à cons contre Poutine. Mais, avant de parler du stress de Kokoli, ne penses-tu pas que le stress de civilisation de Aotourou est bien plus intéressant ?

Jamais entendu parler de Aotourou... un perroquet lui aussi ?

Non Bougainville ne transportait pas que des femmes déguisées en hommes, des fleurs et, comme je viens de l'apprendre, des perroquets. Il s'agit d'un Tahitien de trente ans qui fera jaser les intellectuels français à propos de ce qu'ils ne connaissent pas. Tu veux une phrase de Bougainville à ce propos ?

Pourquoi je lui fais dire ça. Maintenant, il faut que je la trouve. C'était dans la revue des deux mondes¹... Une bonne heure plus tard :

La voilà : Je suis voyageur et marin, c'est à dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants et soumettent impérieusement la nature à leur imagination. Pas mal n'est-ce pas ?

L'antiintellectualisme n'a pas attendu la venue du fascisme !

Vrai, mais il a eu besoin de l'intellectualisme. Donc Aotourou est montré comme un trophée aux aristocrates et aux intellectuels parisiens et, en moins que deux ans, il laisse selon le bureau de recensement des bâtards, 37 enfants (10 filles et 17 garçons) bâtards dans les entrailles d'aristocrates plus ou moins délurées.

Ça me fait penser que, dans ces années-là, Abraham Hannibal, était encore vivant. Et Pouchkine serait bientôt arrivé. Je crois qu'il n'y a pas de Pouchkine parmi les 37.

L'énième confirmation que le multiculturalisme fonctionne mieux dans la sainte mère Russie que dans l'Hexagone à l'esprit de géométrie. Et tout cela c'est dû à qui ?

À leur religion qui sanctifiait surtout guerriers, anachorètes et misanthropes.

Froid !

À l'étendue de leurs territoires... froids

¹ <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/wp-content/uploads/2016/11/7285bdb15aa39cd470032494c47cc6a4.pdf>.

Bonne anticipation, mais... froid.
Je donne ma langue au czar.
Aux Mongols. Ce peuple extraordinaire, multiculturel jusqu'au trognon.
N'importe quoi.
Tu as vu Andreï Roublev ?
Oui, et je préfère le jeu de Medvedev.
De quoi tu parles !
De tennis.
Moi, je parlais du film de Tarkovski.
Et Mo xi, tu la connais ?
On vient d'en parler
Et l'ermite de Maupassant.
Nous y sommes dedans
Comme un doigt dans le trou du cul.

Ils exagèrent. Il faut une intervention radicale. J'ai décidé : plus de dialogues entre ces deux. Et s'ils osent dire encore quelque chose, je lance une fatwa à faire pâlir les cochons à la tête de l'Iran. En arrêtant le dialogue vous ne connaîtrez pas en détail l'histoire de Kokoli. La voici en très peu de mots : après une bataille, Kokoli était devenu fou et ne pouvait que répéter *Poum Poum*. Je vous interdis de dire qu'il faudrait envoyer en guerre bien des intellectuels pour qui se limitent à *Poum Poum*.

//

Je lui demandai brusquement : « Quelle drôle d'idée vous avez eue de venir vous percher sur ce sommet ? » Il répondit aussitôt : « Ah ! c'est que j'ai reçu la plus rude secousse que puisse recevoir un homme. Mais pourquoi vous cacher ce malheur ? Il vous fera me plaindre, peut-être ! Et puis... je ne l'ai jamais dit à personne... jamais... et je voudrais savoir... une fois... ce qu'en pense un autre... et comment il le juge.

// Lardon V ou du feu

Seul, dans une maisonnette perchée sur un sommet alpin.

Une écuelle... vin, réserve 1995... les magnifiques chaussettes de tante Maria... un livre, sur les genoux, léger... le regard vissé sur les jeux d'ombre de la braise... le cri de la chouette... l'enfance dans la mémoire... un bonheur simple... Horatien.

::: Des personnes très consciencieuses et soucieuses de l'avenir de notre planète ont décidé de s'attaquer au bonheur du feu. *Ou lui ou la terre*, ils ont écrit sur leurs drapeaux recyclables. Ils ont commencé par attaquer les cheminées qui « polluent plus que les voitures ». Leurs yeux brillent d'une satisfaction métallique : après... après... finis les jeux du feu... finis les rêves de paille de l'enfance... finies les chaussettes tondeuse de brebis...

::: Seuls les livres... reliquaires de slogans, ils épargneront.

::: Lui, qui n'a pas besoin de grandes causes, ne s'acharnera point contre ces têtes molles. Il est patient : ils feront long feu :: comme la terre que la neige cache, il attend les aubes matinales pour abolir le blanc manteau de mort :: comme braise que les cendres protègent il attends leurs pieds délicats.

::: Nous savons — nous qui aimons le feu — que dans un futur à l'orée du présent, ces têtes molles, montés sur l'escabeau de leurs lourds livres, se pendrons à leur trop verte idéologie.

::: Nous attendons, nous les amoureux de feu.

//

J'avais mené, dès mon adolescence, une vie de garçon. Vous savez ce que c'est. Libre et sans famille, résolu à ne point prendre de femme légitime, je passais tantôt trois mois avec l'une, tantôt six mois avec l'autre, puis un an sans compagne en butinant sur la masse des filles à prendre ou à vendre.

Cette existence médiocre, et banale si vous voulez, me convenait, satisfaisait mes goûts naturels de changement et de badauderie. Je vivais sur le boulevard, dans les théâtres et dans les cafés, toujours dehors, presque sans domicile, bien que proprement logé. J'étais un de ces milliers d'êtres qui se laissent flotter, comme des bouchons, dans la vie ; pour qui les murs de Paris sont les murs du monde, et qui n'ont souci de rien, n'ayant de passion pour rien. J'étais ce qu'on appelle un bon garçon, sans qualités et sans défauts. Voilà. Et je me juge exactement. Donc, de vingt à quarante ans, mon existence s'écoula lente et rapide, sans aucun événement marquant.

//Lardon VI : vide

Il lui dit qu'il en a pour six mois. Un cancer du cerveau.

Je sais...

Que sais-tu ? Tu ne sais rien. C'est moi qui sais.

Il n'entend plus ses mots futiles. Un vide dru et profond comme celui qui hantait ses cauchemars enfantins remonte lentement du ventre au cerveau. Son regard se transforme en une lame d'acier. Il est vide d'idée et lourd de méchanceté. Si son cerveau avait encore la force de commander ses mains, il l'eût étranglé.

Je peux vous appeler un taxi.

Il ne répond pas. Seul un regard qui, peut-être, n'était pas dur comme il l'imaginait.

Si vous préférez, je peux appeler votre frère.

Les lèvres ne se décollent pas. Elles n'ont plus rien à dire.

Il se lève et un mot sort, seul, ironique, méchant, méprisant.

Merci

Merci de l'avoir condamnée.

Seul.

Un automate. Mécaniques, rigides, ses jambes avancent sur la rue Sherbrooke vers le point de fuite. Rien que deux jambes, soutenant un vide terriblement lourd.

//

Donc, j'atteignis doucement et vivement la quarantaine ; et pour fêter cet anniversaire, je m'offris, à moi tout seul, un bon dîner dans un grand café. J'étais un solitaire dans le monde ; je jugeai plaisant de célébrer cette date en solitaire.

//Lardon VII genre

Après que François m'avait plaquée, genre rugby, je n'étais plus sortie ; j'étais devenu très solitaire genre ermite, mais, à la fin du stage, j'avais vraiment besoin de voir des gens : ce genre de besoin qui te prend par surprise et auquel il est impossible de résister, genre quand tu as bu une tonne de thé et que tu fais du ski. Richard, le responsable, tu sais, je t'ai déjà parlé de lui, il me dit avec un sourire entre le timide et le malin ce genre de sourire qu'aiment les femmes genre cet acteur américain... je ne me rappelle plus son nom, peu importe, genre pas macho. Oui il est beaucoup plus vieux, genre oncle, il m'invite au resto très tôt, genre six heures, tu vois, je trouvais un peu trop tôt je le lui dis sans trop insister genre quand tu ne veux pas déranger : sept heures, c'est trop tard ? non qu'il me dit, mais il préfère tôt, il habite à l'autre bout de la ville genre Montréal nord et il va au travail à vélo, ce genre de mec rose et à deux roues. Nous sommes allés au restaurant sur Duluth, un restaurant algérien genre berbère ou on mange du couscous genre couscous merguez. C'est moi qui ai porté du beaujolais, genre celui que tu avais porté pour fêter mon départ, mais maintenant on n'apporte plus son vin. À sept heures on avait fini. Il propose d'aller chez moi pour un verre, ce genre d'invitation chez toi que font les hommes mariés qui ne veulent pas payer l'hôtel, genre Jean-Marc,

tu te rappelles ? Chez moi tout était en désordre, genre adolescente qui laisse ses culottes traîner partout. Nous avons sifflé la bouteille et deux verres de fort espagnol, genre cognac, les reliquats de François. Moi je n'aime pas le fort, mais finir la bouteille de François c'était un vrai plaisir, genre enfant qui mange du chocolat en cachette. J'étais complètement pintée, lui moins, genre pompette ou, peut-être, pas saoul du tout. Aucune résistance quand il m'a enlevé le T-shirt genre le mec qui n'en peut plus et il n'en pouvait plus. Il a ouvert la braguette et dès que je l'ai touché, genre une petite caresse il est venu sur ma jupe, genre un jet comme je n'en avais jamais vu. Il ne s'est même pas excusé, genre un peu de politesse, mais il s'est mis à pleurer : il n'est pas content parce qu'il est venu trop vite que j'ai pensé, genre macho, tu comprends ? Je le console genre maman et le connard confesse qu'il pleure à cause de sa femme ! Je ne savais pas qu'il était en couple, genre marié. Elle lui permet d'avoir du plaisir, mais pas de jouir, qu'il me dit. Et à moi de lui dire de s'en aller, genre hurlement. Il ne comprend pas, genre, mais qu'est-ce que j'ai fait de mal ? On vit dans des temps de merde. J'aurais aimé être dans les vieux temps, genre douzième siècle où la violence, la vraie, était acceptée, genre tu me mènes en bateau, je te fais sombrer. J'aurais aimé pouvoir faire comme... comme ce moine, genre philosophe célèbre qui couche avec ses étudiantes. Comment il s'appelle ? Tu sais, ils s'écrivent des lettres, genre romantiques : cette couille molle de Rousseau a romancé les lettres. Ça va me revenir. Ou l'autre, celui qui avait toujours envie de baiser, genre nympho mais, pour les hommes, je ne sais pas s'il y a un mot. Tu sais, celui qui assiste à la décapitation de son père, genre Talibans. Ça me vient le nom du moine qui couche avec une jeune nonne : Abélard ! Oui, Abélard qui passe sa vie à enseigner sans couille, après les coups de couteau. L'autre le fait tout seul, genre self-made femme. Toujours des trous de mémoire, genre septuagénaire. J'y suis : Origène tout seul dans l'église, changement de sexe au moyen âge, genre artisanal. Bien plus radical que l'ermite de Maupassant, à qui suffit une quarantaine isolé et puis tout est fini : genre sexe intermittent. Je dois pas en parler ? Du conte de Maupassant ou d'Origène ? Du conte ? Bien sûr, je ne veux enlever le plaisir aux lectrices qui ne l'ont pas lu, genre l'écervelée qui te raconte en détail un film policier qui tu rêves de voir.

//

J'entrai sans préméditation dans une de ces brasseries où l'on est servi par des filles. Celle qui prenait soin de ma table était toute jeune, jolie et rieuse. Je lui offris une consommation qu'elle accepta tout de suite. Elle s'assit en face de moi et me regarda de son œil exercé, sans savoir à quel genre de mâle elle avait affaire. C'était une blonde, ou plutôt une blondine, une fraîche, toute fraîche créature qu'on devinait rose et potelée sous l'étoffe gonflée du corsage. Je lui dis les choses galantes et bêtes qu'on dit toujours à ces êtres-là ; et comme elle était vraiment charmante, l'idée me vint soudain de l'emmener... toujours pour fêter ma quarantaine. Ce ne fut ni long ni difficile. Elle se trouvait libre... depuis quinze jours, me dit-elle... et elle accepta d'abord de venir souper aux Halles quand son service serait fini.

//Lardon VIII : la mauvaise herbe

Je ne vous raconte pas une craque, même si ça a l'air cousu de fil blanc. Donc, commençons par le début : je rentrais au nid après quelques semaines de volettements dans le vieux continent, quand mes pieds, toujours à la recherche du plat, pour que leur propriétaire ne perde pas l'équilibre, s'aperçurent que quelque chose de nouveau s'était installé dans une craquelure du trottoir, entre ma maison et celle de ma voisine. Autant je suis malingre et tremblotant, autant ma voisine, une femme dans la trentaine à la voix stentorienne, n'a de tremblotant que ses parties hautes, fort florissantes. Je regardai ce qui faisait peur à mes pieds et mes yeux fort myopes envoyèrent à mon cerveau des signaux légèrement embrouillés (je ne me suis jamais posé la question si ce n'est pas plutôt mon cerveau qui embrouille tout : il me reste quand même des résistances à la sauvagerie de la nature qui voudrait de jour en jour me faire douter des sensations de mon corps) d'une énorme touffe d'herbe. Je porte mon nez à quelques centimètres de ce végétal (étant assez petit et la touffe énorme je ne dus pas trop me baisser) et mon cerveau confirme la sensation initiale : il s'agit bien de mauvaise herbe ! Je place mes mains tremblotantes à la base de la touffe, je plie les jambes pour que mon

dos ne risque pas trop, je commence à tirer. À vrai dire je ne sais même pas si j'avais vraiment commencé à tirer, quand un cri sauvage de ma voisine me redressa avec une telle violence qu'après huit semaines une masseuse, à la voix douce, souriante et partageant avec ma voisine l'abondance des parties qui, au bon vieux temps, permettait de reconnaître les femelles des humains, continue à glisser ses doigts tenaces sur toutes mes parties décentes sans qu'aucune amélioration n'ose se présenter.

« Monsieur, n'arrachez pas ! »

Mon regard timide se pose sur le visage mussolinien de ma voisine et avec un fil de voix :

« Mais... mais... c'est de l'herbe... de la mauvaise herbe... »

Elle descend les trois marches en bois qui crient comme l'étable qui les engendra sous les dents de la scie (mécanique) d'un bûcheron insensible aux appels de la nature.

Et cette femme de peu de paroles : « Il n'y a pas de mauvaise herbe. »

J'amorce un sourire (que les lèvres qui eurent dû l'accueillir ignorent), baisse la tête, lâche la touffe et entre dans la maison sans dire un mot.

Sans doute réveillés par l'ambiance amoureuse de la maison, mes neurones se laissent envahir par des exclamations muettes : « Maudit mauvais esprit d'escalier ! Espèce de conasse ! Mauvaise truie ! Toi, tu es de la mauvaise herbe ! Grosse petite bourgeoise va te faire enculer par un mauvais âne ! » La litanie continua pendant quelques minutes, mais mes neurones ont eu la classe d'oublier le reste, même s'ils continuèrent à ruminer, incapables de se défaire de l'idée que la mauvaise herbe existe malgré la pensée molle des amants de la nature qui ne connaissent ni la nature ni l'amour. Ils finirent pour se demander comment le mauvais garçon de la chanson française eût changée sa *Mauvaise herbe* pour l'adapter au *Braves gens*, riches et ignorants, partant en guerre pour défendre la mauvaise herbe.

//

J'étais libre aussi, moi, depuis un mois ou deux et je me demandais, en regardant aller de table en table cette mignonne débutante de l'Amour, si je ne ferais pas bien de passer bail avec elle pour quelque temps. Je vous conte là une de ces vulgaires aventures quotidiennes de la vie des hommes à Paris. Pardonnez-moi ces détails grossiers ; ceux qui n'ont pas aimé poétiquement prennent et choisissent les femmes comme on choisit une côtelette à la boucherie, sans s'occuper d'autre chose que de la qualité de leur chair. Donc, je l'emmenai chez elle, — car j'ai le respect de mes draps. C'était un petit logis d'ouvrière, au cinquième, propre et pauvre ; et j'y passai deux heures charmantes. Elle avait, cette petite, une grâce et une gentillesse rares.

//Lardon IX ou de bonne heure

La nuit vient de se coucher. Des jeunes traversent en hurlant le boulevard Saint-Laurent. Trois adolescents, assis sur les marches d'une librairie, complotent contre le bonheur. Un gars et une fille se soutiennent tremblotant à l'angle de Prince Arthur.

Seul, il marche vers son travail.

Il y a quelques décennies, avec des copains, il traversait la place du village en criant pendant que la mère de Gianni marchait vers la laiterie. Assis sur les marches du bar, ils discutaient de la mort du Che quand Luigi, que l'Amérique avait fait rêver, en marche vers l'alpage, leur cria : « Amusez-vous, l'âge de l'insouciance est court comme une bitte ».

La nuit vient de se coucher et il marche vers l'université, comme son grand-père marchait vers l'étable. Quand est-il passé de ce côté-ci ? Il ne sait pas. Ne faudrait pas qu'il fasse comme s'il était encore de ce côté-là.

//

Comme j'allais partir, je m'avançai vers la cheminée afin d'y déposer le cadeau réglementaire, après avoir pris jour pour une seconde entrevue avec la fillette, qui demeurait au lit, je vis vaguement une pendule sous globe, deux vases de fleurs et deux photographies dont l'une toute jaunie. Je me penchai, par hasard, vers ce portrait, et je demeurai interdit, trop surpris pour comprendre... C'était le mien, le premier de mes portraits... que j'avais fait faire autrefois, quand je vivais en étudiant à

//Lardon X ou de la distance

Pascal parlait de la « distance infinie entre le corps et l'esprit » parce qu'il ne connaissait pas le corps et n'avait pas d'esprit.

La distance infinitésimale entre Achille et la tortue continue à méduser les philosophes qui refusent les béquilles des mathématiques.

Il y a des distances raisonnables comme celle entre le soleil et la terre ; il y en a d'autres inconcevables comme celle entre toi et moi.

Calculer la distance zoologique en gènes est équivalent à calculer la distance théorique en mots.

La distance métaphysique n'est pas une distance mais une dis-tance, une distance ou, éventuellement, une distanse.

Dans le rapport sexuel la distance entre toi et moi est immense, celle entre toi et toi est nulle.

La distance parcourue par un individu dans sa vie est de longueur 0 : de soi à soi.

La distance entre la raison et l'inconscient a besoin d'un médiateur : l'argent.

La distance critique dévitalise le sujet d'étude.

Prendre des distances du sacré veut dire le tuer. Le sacré est là où il n'y a pas de distance.

Pour garder le charme, on se garde à distance.

Stendhal écrivit qu'il y a une grande distance entre l'infidélité chez les hommes et chez les femmes. Stendhal commence à être distant !

La courtoisie tient à la bonne distance.

La distance entre premier, deuxième et troisième monde n'est ni géographique ni politique : elle est lexicale
//

Je le saisis brusquement pour l'examiner de plus près. Je ne me trompais point... et j'eus envie de rire, tant la chose me parut inattendue et drôle. Je demandai : « Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là ? Elle répondit : « C'est mon père, que je n'ai pas connu. Maman me l'a laissé en me disant de le garder, que ça me servirait peut-être un jour... » Elle hésita, se mit à rire, et reprit : « Je ne sais pas à quoi par exemple. Je ne pense pas qu'il vienne me reconnaître. » Mon cœur battait précipité comme le galop d'un cheval emporté. Je remis l'image à plat sur la cheminée, je posai dessus, sans même savoir ce que je faisais, deux billets de cent francs

que j'avais en poche, et je me sauvai en criant : « A bientôt... au revoir... ma chérie... au revoir. » J'entendis qu'elle répondait : « A mardi. » J'étais dans l'escalier obscur que je descendis à tâtons.

//Lardon XI ou de l'escalier

Il pleuvait sur l'escalier du Mont-Royal que deux gros chiens occupent en jouant à se poursuivre. Le plus hormoné des deux pointe deux jeunes filles. La blonde crie apeurée et sa copine, d'un ton assez calme, s'adressant à la maîtresse qui monte, bras croisés derrière le dos : « Madame, on ne laisse pas les chiens en liberté sur l'escalier : ils peuvent mordre. » La maîtresse d'un ton qui n'admet pas de réplique : « Il y a beaucoup d'hommes qui violent des femmes. Faudrait-il tous les enfermer ? » Les deux jeunes filles se regardent étonnées, fixent la maîtresse en secouant la tête et reprennent la descente. Je les rejoins après quelques marches. « Pas drôle la dame », je leur dis. « J'aurais dû lui répondre... » me répond la copine. Et la blonde : « Ton éternel esprit d'escalier. »

//

J'allais devant moi, affolé, éperdu, cherchant à me souvenir ! Était-ce possible ? — Oui. — Je me rappelai soudain une fille qui m'avait écrit, un mois environ après notre rupture, qu'elle était enceinte de moi. J'avais déchiré ou brûlé la lettre, et oublié cela. — J'aurais dû regarder la photographie de la femme sur la cheminée de la petite. Mais l'aurais-je reconnue ? C'était la photographie d'une vieille femme, me semblait-il.

//Lardon XII ou des vagues

Il sort du livre.

Première vague. « Le soleil est gratuit. Profitons-en », disait-elle. Avec elle son corps soupire et implose dans un noyau de solitude. Ça fait mal.

Deuxième vague. Le plancher frotte ses pieds. Des bûcherons creusés de fatigue et des journalistes replets et à lunettes passent directement de la Suisse de 1958 à son intestin. Ça fait mal.

Troisième vague. Un disque avec des chansonnettes des années soixante. Le vague à l'âme des dimanches après-midi. Sans femmes. Ça fait mal.

Quatrième vague. Des Scandinaves murés et des Arabes courbés. Que fait-il ici, dans cette ville blanche ? Que fait-il ? Ça fait mal.

Cinquième vague. Il sourit à un enfant aux cheveux de neige et à la parole barbare. Il le regarde comme s'il était son grand-père. Ça fait mal.

Sixième vague. Une fille se dore sur un toit tout blanc. Ça brûle. Il ne la connaîtra jamais. *Le soleil est gratuit. Profites-en.*

Les vagues s'éteignent.

Il replonge dans le livre

//

La vie m'apparut odieuse et révoltante, pleine de misères, de hontes, d'infamies voulues ou inconscientes. Ma fille !... Je venais peut-être de posséder ma fille !... Et Montréal, ce grand Montréal sombre, morne, boueux, triste, noir, avec toutes ces maisons fermées, était plein de choses pareilles, d'adultères, d'incestes, d'enfants

violés. Je me rappelai ce qu'on disait des ruelles hantées par des vicieux infâmes. J'avais fait, sans le vouloir, sans le savoir, pis que ces êtres ignobles. J'étais entré dans la couche de ma fille ! Je faillis me jeter à l'eau. J'étais fou ! J'errai jusqu'au jour, puis je revins chez moi pour réfléchir.

Je fis alors ce qui me parut le plus sage : je priai un notaire d'appeler cette petite et de lui demander dans quelles conditions sa mère lui avait remis le portrait de celui qu'elle supposait être son père, me disant chargé de ce soin par un ami. Le notaire exécuta mes ordres. C'est à son lit de mort que cette femme avait désigné le père de sa fille, et devant un prêtre qu'on me nomma. Alors, toujours au nom de cet ami inconnu, je fis remettre à cet enfant la moitié de ma fortune, cent quarante mille francs environ, dont elle ne peut toucher que la rente, puis je donnai ma démission de mon emploi, et me voici.

//Lardon XIII ou de l'Eledone cirrhosa

Parmi les amis de Maupassant (comme il l'explique dans son journal retrouvé au Putumayo par Magda) il y avait un teuthologue, fort pédant et à la fine pointe de l'anthropologie, qui, pour montrer que le tabou de l'inceste était dramatiquement intégré même dans cet animal, leur donna une leçon sur les Eledone cirrhosa (Pieuvres blanches, pour le commun des mortels) qui « vivent en solitaire mais, étant gonochoriques, il faut bien qu'elles s'accouplent. La particularité est que les deux partenaires meurent après avoir rempli leur fonctions procréatives : le mâle peu de temps après avoir déposé le sperme et la femelle après avoir déposé les œufs, ce qui est le moyen le plus sûr pour ne pas féconder une de ses filles » Non content d'expliquer l'impossibilité de l'inceste il les emmerda avec la structure de leur bec qui coupe comme des ciseaux qui travaillent à l'inverse : ils commencent par couper avec la pointe pour ensuite progresser vers la base. Il essaya vainement de montrer ces ciseaux avec ses doigts.

Les pieuvres ont donc adéenniser le tabou ((qui n'est donc plus un tabou)).

//

En errant dans ces forêts, j'ai trouvé cet îlot et je m'y suis arrêté... jusques à quand... je l'ignore ! Que pensez-vous de moi... et de ce que j'ai fait ? Je répondis en lui tendant la main : — Vous avez fait ce que vous deviez faire. Bien d'autres eussent attaché moins d'importance à cette odieuse fatalité.

//Lardon XIV ou du banal

Banal, qu'elle dit. Profondément banal. Difficile de douter du fait que tout ce qui est vrai est banal ; l'inverse est-il vrai ? Sans doute. Qui ne sait pas que dire des banalités équivaut à dire vrai ? Mais, pour tirer des conséquences des banalités il ne faut pas être complètement inconscient, ce qui est très banal à dire. Une banalité parmi des milliers : pour créer il faut être inconscient. Voilà une conséquence vraie/banale : seuls les jeunes sont inconscients donc les vieux ne peuvent pas créer (procréer non plus). Les créations des vieux sont des récréations, des délassements que notre mère à tous nous offre avant son dernier baiser. Les vieux sont dans la culture où s'ils veulent garder le moindre respect pour soi-même ils doivent chercher un équilibre entre l'appel des œuvres qui ont façonné (de bon ou de mauvais gré) leur jeunesse (vieux cons : « À mon époque... ») et la fuite vers le contemporain où seule la création a de place... Des vieux et pas des vieilles. Pourquoi ? Parce que pour les vieilles il y a l'histoire de la maternité qui met le bâton dans les poux.

Quand on est vieux ? (ici je pourrais dire comment me courent sur le haricot celles – surtout celles, car celles devraient avoir un minimum de pudeur – qui disent que l'âge ne compte pas, qu'on peut être jeunes à 60 ans et vieux à 20, et alors? Et alors celui qui est vieux à vingt sera hyper vieux à 60... En vivant on vieillit comme dirait monsieur de la P. Banal. Vrai)

//

Il reprit : « Je le sais, mais, moi, j'ai failli en devenir fou. Il paraît que j'avais l'âme sensible sans m'en être jamais douté. Et j'ai peur de Paris, maintenant, comme les croyants doivent avoir peur de l'enfer. J'ai reçu un

coup sur la tête, voilà tout, un coup comparable à la chute d'une tuile quand on passe dans la rue. Je vais mieux depuis quelque temps. »

//Lardon XV ou retour des deux

Ma compassion va me tuer. Mes deux polémistes, ne me lâchent pas : visites impromptues, intermédiaires, courriels, messages, coups de fil, WhatsApp, Skype...

De guerre lasse, je leur ai dit oui, « mais vous devez avoir un peu plus de respect pour les lectrices ». Ils m'ont rassuré, en se regardant d'une façon rassurante, pour eux. Dès qu'ils furent sur le trottoir, je les ai vus se frotter les mains comme des Marocains nouvellement immigrés, ou des prêtres qui ont aperçu une jeune victime. Mais, laissons-les aller.

Je propose de reprendre à partir du poum, poum de Kokoli.

Ce n'est pas une bonne idée. Tu as vu comment ça a fini ! Pourquoi ne pas reprendre du « J'ai peur de Paris » de l'ermite de Maupassant ?

Tu as raison : proposition très sage, très respectueuse des lectrices, de Maupassant et de notre contrôleur. Je ne suis pas d'accord avec Guy que ce soit la peur de l'enfer qui pousse les croyants à s'isoler. C'est plutôt la peur des gens.

Mets-toi dans la peau d'un écrivain français du XIXe. Le christianisme était partout...

Même en Corée, tu connais l'histoire de Didier t'Serstevens ?

Comment dis-tu ?

Didier t'Serstevens. Les Coréens l'appellent Ji Jeong-hwan, qui veut dire l'homme qui avait reçu deux chèvres en cadeau et qui ne savait pas quoi faire de leur lait.

Quelle concision le coréen ! Et moi qui vantais le latin !

Je n'ai même pas fini de traduire Ji Jeong-hwan, si tu veux je finis.

Vas-y. Mais, ne dis pas trop de conneries... le contrôle...

Ne sachant pas quoi faire du lait et étant donné que personne n'aimait le lait, ce prêtre décide de faire du fromage, il va apprendre en France et surtout il étudie la bible du fromage...

Un livre juif, j'imagine

Non, catholique, italien... Et la bible lui permet de produire une grande quantité de fromage très apprécié par les Ouighours ou si tu veux les 維吾爾族

Si tu veux fais toujours partie de la signification de Ji Jeong-hwan ?

Non, c'est moi qui l'ai ajouté, cela me semble évident. Je propose d'arrêter de traduire Ji Jeong-hwan, car on risque de se faire gronder...

Écoute, si tu ne veux pas que, comme notre c., je te dise que tu déconnes complètement, explique-moi comme avec 11 lettres on peut dire tout ce que tu viens de raconter.

C'est simple, avec 11 lettres tu as 26 exposants 11 possibilités, ce qui donne... un instant que je calcule... ce qui donne 2600 milliards de mots différents.

Je comprends. Terribles ces orientaux. Le monde est à eux.

Maintenant tu comprends pourquoi les Américains sont anti-russes.

Non, pourquoi ?

Simplement parce qu'au Moyen-âge il se sont mélangés avec les Mongols qui avaient des racines en Corée.

Les Mongols avec des racines ? T'es bête. C'était des nomades invertébrés.

Tu veux dire invétés.

Non, invertébrés comme Charles III.

Charles III est ossu.

Je ne parle pas du fils d'Élisabeth, mais du dernier des Carolingiens qui était dit Le Gros ou L'Invertébré.

...

Tu ne m'écoutes pas ! Qu'est-ce que tu lis sur ton téléphone ?

Rien

Comment rien !

Véronique vient de m'envoyer un message sur l'incitation à la haine de la loi anglaise de 1986.

Lis-le-moi.

In this Part "religious hatred" means hatred against a group of persons defined by reference to religious belief or lack of religious belief.

Je trouve très beau

Qu'est-ce que tu as compris ?

Rien.

Et, c'est beau ?

Oui, le rien est la seule belle chose de la vie.

Tu as lu les histoires de notre c. sur la distance et les vagues ?

Oui.

Ce n'est rien.

Et, ce n'est pas beau non plus.

Que vous disiez n'importe quoi, ça peut aller. Mais, de tels coups de Jarnac à votre créateur, non. C'est vraiment fini. Je vous enterre vivants. Adieu.

//

[Mon ermite et le sien](#)

NOTE : Ceux qui trouvent désagréable lire un texte sur deux colonnes peuvent se rendre aux Bonus Tracks.

FIN DE LA NOTE :

Ma version

La sienne

Pendant quelques années il avait mené une vie de garçon. Libre et sans famille, résolu à ne point prendre de femme légitime, il passait tantôt trois mois avec l'une, tantôt six mois avec l'autre, puis un an sans compagne en butinant sur la masse des filles des boîtes. Un jour le butin fut si riche qu'il n'eut plus besoin de hisser les voiles. Mais, n'anticipons pas trop.

Il avait fêté l'anniversaire de Joyce, en solitaire, et il avait exagéré avec le blanc. Il faisait un froid de canard ce 2 février 1968 et la queue au Belmont était si longue que le risque de crever de froid n'était pas négligeable. Tout le monde marquait le pas, dans la vaine tentative de chauffer les orteils. Et puis... et puis, voilà qu'une jeune fille, bien en chair avec une énorme natte noire, sort de la file, lève les mains au ciel et se lance dans des pas de flamenco. Elle était sublime. Il s'approcha et lui saisit une main ; elle baissa l'autre sur ses épaules et, accompagnés par les applaudissements des trépineurs, ils transformèrent le flamenco en tango.

Pratiquement tous les ans des Québécois venaient passer quelques jours chez nous. Pour certains, notre maison était le camp de base d'où ils rejoignaient Buenos Aires (surtout), Cordoba, Santa Fe... Ils partaient le matin tôt, avec la voiture de maman et ils revenaient le soir, souvent très tard. D'autres avaient Buenos Aires comme base et venaient pour des grillades à Rosario. Quand ils buvaient trop, ce qui manquait rarement d'arriver, ils restaient dormir. Le lendemain, nouvelle grillade et si la boisson tenait la barre, il fallait bien rester dormir, ce qui entraînait une nouvelle grillade et... rebelote. Le record appartenait à un couple de profs montréalais, Sylvie et Gaston, qui réussirent à faire douze grillades d'affilée. Cette fois-là, mes parents, qui avaient toujours au moins une cinquantaine de bouteilles de Chianti dans la cave, se retrouvèrent à sec pour la fête du Che et de maman. Ce n'est pas que tout le monde à Rosario naisse le 14 juin, mais ma mère était née vingt ans, jour pour jour, après le Che. Il n'y avait que de la bière ! Piètre anniversaire ! L'année suivante, Gaston fut de

À la fermeture il accompagna Mercedes et sa copine chez elles où il passa la nuit. La nuit suivante ce fut chez lui où elle ne tarda pas à transférer ses pénates. Pendant deux mois il n'y eut pas la moindre goutte d'eau dans le gaz et puis, tout à coup, ce fut le déluge : « Je suis enceinte. » Un haut-le-corps accompagna un « pas vrai » qui n'avait pas l'air de vouloir s'éteindre.

« Ouais...

— Je connais un ami du docteur Morgentaler, ce sera facile

— Facile ! Non, ce ne sera pas facile... Je ne veux pas avorter. »

Ce fut une semaine comme il n'en avait jamais connu. Il avait l'impression que pour la première fois il avait devant lui un vrai problème. Un problème de vie et de mort, pour lui, pour elle, pour son amour, pour... Il ne céda pas. Elle ne céda pas. Elle retourna à Rosario chez ses parents. Il n'eut plus de ses nouvelles.

Ce fut le début d'une nouvelle vie : une vie solitaire où il ne voyait que les collègues de travail. Quand il lui arrivait de rencontrer de vieilles connaissances, il les saluait à grande peine et rarement il allait au-delà de « Ça va, et toi ? ». Seul Maxime avait essayé de le sortir de sa solitude. « T'es un ours, fait des signes quand tu es libre ». Il était toujours libre, mais sa solitude, il l'aimait. Les livres, ça lui suffisait. Lui, il n'aurait jamais dit « lui suffisaient », s'il eût cru qu'il valait la peine de dire ce qu'il pensait, il eût dit « plus que suffisant ».

Après vingt ans, sa solitude, malgré une résistance à toute épreuve, dut passer l'arme à gauche.

Tout débuta un samedi de juin de 1988. Après quelques heures en compagnie de Arno Schmidt et d'une bouteille de Bourgueil, il fit une visite à la boîte de danseuses qu'il fréquentait pour se complaire dans la solitude. Simone, une vieille connaissance, était accoudée au banc avec une brune bien rondelette. Simone fit un sourire d'entente à la brunette et accompagna Marcel à une table.

« Ça fait longtemps qu'on ne te voit pas.

— Oui.

— Très pris ?

— Oui.

— Loquace comme d'hab.

— Fais venir ta copine.

— Elle te plaît !

— Elle m'intrigue. »

retour avec Lyne et, un soir, je le trouvai en train de s'amuser avec maman. J'avais quinze ans, et comme une gentille fille de quinze ans je sus tirer profit de mon savoir. J'employais mes connaissances nouvellement acquises pour améliorer mes conditions de vie : pas de grandes choses, mais toutes ces petites nécessités d'adolescente que les parents s'acharnent à nier. Cette rencontre inopinée changea surtout le comportement de maman : elle cessa de me considérer comme une petite fille et commença à me traiter comme une copine. Elle me parla de sa vie à Montréal, de cette terre de liberté où il suffisait d'un peu de bonne volonté pour arriver où l'on voulait, où il était facile de se faire des amies, de trouver un travail, d'étudier... Un jour lorsque je lui demandai si elle était revenue à cause de papi et mamie, elle se mit à pleurer. « Quand je suis revenue en Argentine, j'étais enceinte. Enceinte de toi.

— Mais... mais alors...

— Oui, Pablo n'est pas ton père biologique

— Et papa le sait ?

— Bien sûr.

— Pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit ?

— Parce que tu étais trop jeune et parce que ce n'est pas très important. »

Nous passâmes l'après-midi à parler, rire et pleurer. Le soir je téléphonai à Sarah, ma meilleure amie qui n'eut pas de difficulté à me convaincre que le père biologique n'a aucune importance. Et Sarah, cette forte en thème, termina en disant que c'est pour cela que les enfants sont juifs seulement si la mère l'est. Le fait qu'elle fût juive et n'eût jamais connu son père a sans doute légèrement influencé sa réflexion.

Une fois que mes idées se furent bien placées dans la commode des vérités, sans trop de détours, je demandai à maman pourquoi elle n'était pas restée « dans cette terre de liberté » et était rentrée entre des gens qui étaient loin d'apprécier une jeune fille enceinte sans avoir de mari attiré.

« Ton père, ton faux père voulait que j'avorte... Si je restais, tu ne serais pas ici à m'écouter. »

Je la pris dans mes bras et lui dis que de mon faux père je m'en foutais et que ce n'était pas l'ADN qui faisait un père. Pour rendre mes considérations plus objectives, je lui répétai l'histoire des juifs.

Quelques mois après l'histoire de Gaston, Pablo s'en alla habiter à Buenos Aires. L'année suivante mes parents décidèrent qu'il était préférable que je finisse mon lycée dans une très bonne école à Buenos Aires. Je fus très contente d'aller habiter

avec mon père, car je ne pouvais pas supporter le nouvel homme de ma mère, laid comme un pou et stupide comme une blatte. Mais, je devais quand même passer mes vacances à Rosario et un hiver, ma mère exploita la présence d'une amie québécoise pour m'éloigner de mon père. « Les universités sont bien meilleures à Montréal, tu pourras devenir trilingue, mais surtout tu vas respirer un tout autre air culturel et politique. Nicole est très heureuse de t'héberger »

Mon installation dans la superbe villa de Nicole à Outremont, lui causa de gros problèmes avec sa femme. Le « C'est elle ou moi » que j'entendis une nuit, me décida à partir. Je déménageai dans un appartement minuscule sur le Plateau avec une copine de socio. Contre l'avis de ma mère qui voulait que je m'inscrive à l'Université McGill, j'optai pour l'UQAM. « C'est une université qui vient de naître, avec des profs de sciences humaines, qui pensent plus au cul des filles qu'à leur cerveau... je sais de quoi je parle, avec tous les profs de l'UQAM que je connais. »

Ce n'étaient pas des histoires de cul qui pouvaient me faire passer le Rubicon et me faire imprégner dans une université anglophone.

Marcel, je te présente Carmen.

Ce regard, ce sourire, ces mains... une chute de tension l'aveugla pendant quelques secondes. Le retour lent de la vision défit les contours flous de Mercedes et fit apparaître ceux de la jeune fille.

Ça ne va pas ?

Ça va, ça va.

Je vous laisse, un client me fait signe

Ciao

Qu'est-ce que t'apporte ?

Un whisky

Elle parle longtemps avec Simone.

Vous êtes de grandes amies ?

Ce n'est que la deuxième soir que je la vois.

Vous ne travaillez pas ici depuis longtemps

Ce n'est que le deuxième jour...

<p>Il lui paya deux danses pour que les règles de l'établissement fussent respectées. Ils bavardèrent longtemps. Il lui dit qu'il reviendrait une demi-heure avant la fermeture. Il revint, une heure avant ; elle était à la barre. Il se dit que pour quelqu'un qui venait de débiter ce n'était pas mal. Il pensait que, comme toutes les danseuses, elle mentait pour se protéger et donner aux clients ce qu'ils s'attendaient pour qu'ils reviennent</p>	<p>Et, « dans cette terre de liberté » où on est libres d'employer son propre corps comme bien ça nous chante, je décidai, comme bon nombre de mes copines de socio, de faire de l'argent facile en montrant mes socio-fesses à des mecs qu'on pouvait facilement embobiner ; l'important, comme disait Julie, étant de ne pas tomber dans les drogues dures. Et moi, qui avais renoncé à la marie à quatorze ans, je n'avais aucun problème à</p>
--	--

renflouer les poches du propriétaire, les leurs et celle du gouvernement. Plus tard, mais pas beaucoup plus tard, elle lui dira qu'elle venait de commencer, mais qu'avant elle avait travaillé quelques mois dans le club de la rue Drummond, « en te disant que ce n'était que le deuxième jour, je n'ai pas menti. »

Avant de sortir, elle eut une longue conversation très agitée avec une collègue qui sortit avec deux brutes.

« Ta collègue avait l'air très nerveuse.

— Elle est folle. Elle voulait que je l'accompagne avec ces deux... ces deux mecs.

— Elle avait peur ?

— Pas du tout, elle m'a dit qu'elle les connaît depuis longtemps et qu'ils sont très gentils...

— Ils n'ont pas l'air. »

Il lui proposa d'aller prendre une bouchée dans un des restaurants ouverts la nuit sur Sainte-Catherine. Elle accepta. Il l'observait manger un sandwich dégueulasse : elle mangeait comme Mercedes, elle souriait comme elle. Et si... Était-il en train de devenir fou ? La culpabilité pouvait-elle l'emmener si loin ?

Et si...

Elle accepta d'aller chez lui. Après quelques caresses :

« Carmen, est-ce vraiment ton nom ?

— Oui.

— Dans les clubs, les filles n'emploient jamais leur vrai nom. Même moi, j'en emploie un autre.

— Marcel, n'est pas ton vrai nom ?

— Non.

— Carmen c'est le vrai. Le gérant m'a dit qu'il allait très bien avec mon... mon style. Si tu ne t'appelles pas Marcel...

— Je m'appelle Jean. »

Il la prit par la main et l'accompagna dans la chambre. Comme Mercedes, elle s'endormit la tête sur son épaule. Lui, il ne dormit pas. Mercedes était revenue, et les années n'avaient laissé aucune marque dans son corps, dans sa façon de s'endormir. « C'est de la folie ! », il répétait sans cesse dans un demi-sommeil dont il ne réussissait pas à se libérer.

Il se leva très tôt. Il fit des milliers de fois les cent pas dans le salon, toujours torturé par les questions qui l'avaient empêché de dormir. Il alla se regarder dans le miroir : « moi aussi j'ai perdu vingt ans ! » Il n'y avait pas de doute, il était fou. À

embobiner sans me faire enrôler dans l'armée de la coca. C'est ce que je pensais. Mais, les hommes bavant devant un carré de peau me dégoûtaient tellement que je finis, comme Julie, par faire appel à la poudre. Et puis je rencontrais un type et...

Je trouve que Carmen va trop vite, je vais donc la ralentir pour que la bobine du temps se déroule sans que le fil se casse. Je vais aussi ajouter une considération à propos de cette histoire de danseuse : la crise économique en Argentine étant dramatique, sa mère ne pouvait plus l'aider et son père, très opposé à son départ « Pour ce pays sans principes », se refusa de lui donner de l'argent.

Dans les clubs je connus toute sorte de mecs : celui qui n'ose pas te faire danser et te regarde avec des yeux mouillés te donnant envie d'appeler sa mère ; le vantard qui chuchote qu'il bande comme un bonobo et que tu devrais le suivre pour le seul plaisir qu'il va t'offrir ; le lâche qui se fait accompagner par sa femme pour se montrer ouvert, ouvert comme il faut, mais pas jusqu'à l'échangisme ; l'engagé à tendance rose qui se cache derrière l'excuse d'étudier le comportement des clients ; le couple d'homos dont le mépris des femmes te donne envie de péter (une fois je ne pus pas me retenir et la pétarade les gela dans un sourire si bête que je ne voulus pas retenir une salve de rire).

Ça m'arrivait de passer une nuit dans un hôtel avec des clients qui ne me dégoûtaient pas trop. Ça m'arrivait ? Ça m'était arrivé deux fois, avant de connaître Jean. Une fois avec un manager japonais de passage à Montréal dont les yeux ne laissèrent vierge le moindre millimètre carré de peau. Avant de partir il me demanda la permission de prendre des photos : « Oui, mais sans le visage ». Il fit une myriade de photos selon les angles les plus insoupçonnables. En plus du tarif, il me laissa un pourboire qui m'aurait permis de payer le loyer pendant deux ans — si je ne l'avais pas dépensé en blanche !

Un autre fois ce fut avec le prof de philo de mon amie Martine : un quinquagénaire rond comme un cochon bien engraisé, dont les mots mous et douceâtres ne réussirent pas à me convaincre de me faire souiller le visage : il alla jusqu'à me réciter le psaume CXVII de la Bible, qu'il venait de traduire, en féminisant « Éternel ». Rien à faire, il dut se contenter de souiller du papier de toilette en sanglotant.

<p>onze heures un ange entra dans le salon, le prit par la main et l'accompagna au lit.</p> <p>Jamais il n'avait éprouvé un tel plaisir : profond et léger en même temps, offert par un corps qu'il... qu'il avait l'impression de connaître depuis la nuit des temps.</p> <p>Elle devait aller à son cours. Il lui proposa d'aller la rejoindre au club, avant la fermeture. « Ce soir je ne travaille pas. — Ah ! — L'après-midi j'ai des cours. Si tu veux, on peut souper ensemble. Après une assez longue hésitation : — Ce soir... — Ce sera pour une autre fois. Coupa court Carmen qui n'avait pas aimé cet embarras inattendu après des moments si intenses. » Après une autre longue pause, il lui dit que c'était une bonne idée. Rendez-vous à L'Express. Elle arriva en retard. Il avait déjà avalé deux verres de Veuve. Dès qu'elle fut assise, il lui fit noter, avec une fausse indifférence qu'il ne connaissait rien d'elle. « Seulement que tu es Argentine et que tu devrais t'appeler Carmen. —Je devrais ? » Avec un sourire compatissant, elle sortit son passeport, l'ouvrit et, les coudes bien plantés sur la table, le plaça devant ses yeux.</p> <p><i>Carmen Borges...</i></p> <p>6/6/1969</p> <p><i>Rosario...</i></p>	<p>Avec Jean ce fut très différent. Dès que Simone me le présenta, c'était comme si mes yeux plongeant dans les siens frappaient un miroir déformant qui me renvoyait des minuscules parties de son visage superposées au mien. Quelque chose de monstrueux et, en même temps, d'harmonieux ; de ténu et de frêle ; de tenace et de fugace... un visage qui semblait sortir du pinceau exalté d'un Picasso surexcité. Le premier soir nous allâmes chez lui où il commença une espèce d'enquête : « Tu t'appelles vraiment Carmen ? » J'ai dû insister et c'est là qu'il me dit qu'il ne s'appelait pas Marcel, mais Jean... en effet son vrai nom...</p> <p style="padding-left: 40px;">Encore une fois Carmen va trop vite, c'est sans doute dû au jeune âge. Encore une fois je vais la ralentir.</p> <p>J'ai dormi dans ses bras sans qu'il aille au-delà de quelques caresses bien senties. Le soleil me réveilla peu avant midi— « je ne ferme jamais les volets ». Avant de me lever, je passai un bon moment en laissant mes pensées courir en liberté à gauche et à droite ; pas un bruit qui les ramène sur terre. Un hochement de tête, je sautai du lit et me présentai dans le salon nue comme un ver, je le pris par la main et le conduisit sur le lit. Ce fut intense. Le soir nous soupâmes à L'Express. Et là... rebelote avec « Carmen ». Je lui mis sous le nez le passeport.</p>
---	---

Tu me crois maintenant ?

Ce n'est pas que je ne te croyais pas...

Tu ne me croyais pas. Mais, attention, le passeport pourrait être faux...

Arrête... Tu t'appelles comme le très grand écrivain.

C'est mon arrière-grand-père...

Noon..

Ouiiii...

Tu l'as connu ?

Très peu, la dernière fois, je l'ai vu quand j'avais six ans. Il était toujours en voyage.

J'ai visité sa tombe au cimetière de Plainpalais à Genève...

Tu aimes ses livres ?

Énormément... c'est le seul écrivain sud-américain que j'aime.

[Vrai faux](#)

<p>Le fait qu'elle soit petite fille de Borges l'avait apaisé. Il se dit que si Mercedes était la fille de Borges il l'aurait su. Donc Carmen n'était pas la fille de Mercedes. L'apaisement ne dura qu'un tour de table. « Quel con ! » Ça pouvait être côté paternel ! Et Carmen lui confirma que c'était bien ça. Pablo, son père, était le petit fils de Borges.</p>	<p>Pendant un instant je fus Carmen. Rien que quelques secondes avant que je devienne la petite-fille de Borges. Il faudra quelques jours avant que je ne redevienne Carmen.</p>
--	--

Comment s'appelait ta mère ?

Mercedes.

Elle est déjà venue au Québec ?

Oui, elle était ici en... en

En 1968.

Comment le sais-tu ?

J'ai connu une Mercedes de Rosario qui était ici en 1968.

Tu sais, il y pas mal de Mercedes à Rosario, mais c'est vrai, ma mère était ici en 1968... Tu ne trouves pas drôle tout ça ?

Drôle, je ne sais pas... étrange certainement.

Est-ce que tu l'as bien connue ?

Très bien.

Très bien ?

Très très bien.

Vous avez été amants ?

D'un certain point de vue...

Ça veut dire quoi ?

Rien... rien, nous nous sommes aimés et puis à un certain moment elle a décidé de retourner en Argentine.

Pourquoi ?

Je sais pas très bien...

Tu ne connais pas la cause de son départ !

La cause... la cause...

Pourquoi tu ne l'as pas suivie ?

Je ne sais pas très bien...

Tu me caches quelque chose.

Peut-être.

Dis-moi ce que tu me caches.

Pas ici, pas maintenant.

Demain.

Demain.

<p>La nuit fut douce, mais tendue — pas entre les deux, mais entre deux de ses moi. Il se fit encore passer pour malade. Deux fois en deux jours ! lui qui se vantait de n'avoir jamais perdu un jour de travail. Il faudra bien qu'il lui dise la vérité. Et la façon plus simple — moins douloureuse — qu'il envisagea ce fut de lui écrire un courriel. « Ma très chère Carmen, Je t'écris parce qu'il est plus facile de t'annoncer... »</p>	<p>Et s'il était mon père ? Oui, c'est possible. Les dates, mais surtout les mains... et le regard : nous avons les mêmes mains et le même regard qui passe en un tour de main du doux au dur... Oui, c'est possible. Et alors ? Appeler maman, pour qu'elle me dise « c'est ton père » et que le passé et le présent se mélangent pour lui rendre le futur encore plus noir ? Jamais. Et si elle venait à savoir, par quelqu'un d'autre, que j'ai couché avec son homme ? Ce serait sans doute</p>
--	---

<p>Non, ça ne va pas. Ni ce <i>ma très chère</i>, ni <i>annoncer</i>. « Carmen, J'ai pensé qu'il valait mieux t'écrire pour faciliter mon explication... » Non, ça ne va pas non plus. Trop froid. « Ma petite... » Ça va mieux, mais elle pourrait mal interpréter, Il commença au moins une dizaine de courriels : là où il était direct, il trouvait que c'était trop dur ; là où il tournait autour du pot il se trouvait faux ; les compromis ça lui puait au nez. « Je vais lui parler sans trop de détours, en fixant les mains que je vais serrer dans les miennes. » se dit-il et pour se rassurer il ajouta : « C'est fait ». Mais, pour que les doutes ne reviennent en force, — on ne sait jamais — il alla se promener sur le Mont-Royal, là où son esprit avait l'habitude de vagabonder, insouciant des derniers « petits » malheurs ; là où les mots s'amoncelaient pour ensuite se disperser et s'agglutiner au gré des aspérités du terrain, de la lumière qui filtrait à travers les branches ou du bruit d'un écureuil grim pant sur un arbre. Cette fois ce fut le mot « cause » qui devint le centre d'accumulation d'une érudition empesée, d'une culture d'emprunt, d'un académisme pour dilettantes... de tout ce qu'il haïssait mais dont il ne pouvait pas se libérer tant il était prisonnier des mots. Elle lui avait demandé de lui expliquer la cause de la séparation. La cause ? Et voilà que le mot « cause » l'éloigna de LA cause pour qu'il s'enfonce dans la théorie des causes, Celle d'Aristote, qu'il répétait jusqu'à l'ennui quand il parlait de la technique. Il commença par essayer de caser les événements dans la <i>causa finalis</i>. La <i>causa finalis</i> de Mercedes — en paroles moins musquées « le but » — était de donner naissance à une nouvelle vie. Et la sienne, même s'il trouva difficile de se l'avouer, était de garder une liberté de débauche. La <i>causa formalis</i>, il avait beau la chercher, il ne la trouvait pas. En forçant un peu, il trouva que, pour Mercedes, c'était créer un enfant sur le modèle de... non... de lui... non. La cause efficiente était sans doute plus facile à appliquer. Et pourtant, non. Il ne trouva rien ou, plus objectivement, toute cette chaîne philosophique fut cassée par « amour » qu'un été de presque bonheur engloutit. Il rentra et se jeta (à chacun sa drogue) sur les 18 espèces de causes reportées dans LEXICON</p>	<p>moins douloureux. Elle pourrait se cacher derrière « c'est une méchanceté de cette chienne de... » Je dois arrêter de me poser toutes ces questions sans réponses. Je l'aime et, comme dirait Julie, « on s'en sacre-tu ? ». Et lui, en tout ça ? Je crois qu'il sait et que ça le bouleverse. Et alors ? Il a passé l'âge où l'on considère la moindre égratignure comme une blessure mortelle. Qu'il se gratte ! Qui sait combien de femmes ont couché avec leur père biologique sans le savoir. Ce n'est pas parce que la science a mis l'ADN au centre de la vie qu'il doit être au centre de l'amour. J'ai hâte de voir ce qu'il va me dire, Non j'ai hâte de voir comment il va me le dire.</p>
---	---

<p>PERIPATETICUM PHILOSOPHICO-THEOLOGICUM IN QUO SCHOLASTICORUM DISTINCTIONES ET ESSATTA PRECIPUA EXPLICATUR de Nuntii Signoriello ((disponible gratuitement en ligne)). Il lit attentivement ce latin qui sentait la cuisine et il n'en garda que deux : <i>Physica</i> et <i>moralis</i>. Simple : la cause physique c'est la fécondation et la cause morale l'amour insuffisant.</p> <p>Trop simple. Tout à coup « amour insuffisant » lui fait apparaître le sein de Carmen. Un coup de fouet l'éloigna du sein pour le plonger dans le noir d'un malheur obtus.</p> <p>Elle est sa fille.</p>	<div style="border: 1px solid black; width: 80px; height: 25px; margin: 0 auto; text-align: center; padding: 2px;">Causa</div>
--	--

Alors ?

Il colla son regarda aux mains qu'il venait de saisir.

Alors, quoi ?

Tu dois me dire la vérité sur ton rapport avec ma mère.

Elle est partie parce qu'elle était enceinte

De toi ?

De moi.

Mais, pourquoi n'est-elle pas restée ?

Elle est partie parce qu'elle ne voulait pas avorter

Tandis que toi...

Moi, je voulais qu'elle le fasse.

Pourquoi ?

Parce que j'étais jeune et vide.

Donc... je...

Je pourrais être ton père...

Quand est-elle partie ?

Fin novembre 1968.

<p>Elle ne lui sembla pas plus troublée que ça. Histoire de générations. « Ça n'a jamais été l'ADN qui déterminait la paternité, c'est Pablo qui m'a soulevée et m'a pris dans ses bras. » Histoire de génération : oui dans tous les sens des mots. C'est elle qui est plus fille de la science que lui ! C'est elle qui devrait souligner l'importance de l'ADN ! Eh bien non !</p> <p>Conjoints de fait et d'amour, ils eurent trois enfants magnifiques qui ressemblaient à tous les deux — que la vie est étrange, n'est-ce pas ? J'hésite à ajouter qu'ils furent un couple très heureux, pour ne pas me faire accuser d'incitation à l'inceste.</p> <p>Mais, je ne peux pas ne pas souligner que ce solitaire devint un être extrêmement sociable.</p> <p>Il passa les dernière trente ans de sa vie toujours entouré d'amis et de connaissances. Comme dira Véronique à ses funérailles : « Sa sobriété, sa</p>	<p>Ma maman a tellement souffert qu'à la mort des grands-parents elle s'est retirée dans un village perdu dans la pampa. Un jour... Un jour, je lui rendrai visite.</p>
---	---

<p>mesure et son empathie nous le rendait indispensable, Il ne mourut pas très vieux mais pas trop jeune non plus, frappé par une bicyclette daltonienne. Ironie de la mort : sans crainte d'exagérer je vais dire qu'il y avait un seul trou dans sa sagesse : il ne pouvait pas supporter les cyclistes : « C'est un problème d'esthétique ». et qui passait son temps dont la mort laissa comme dira Véronique à la mort de Lorenzo : « un énorme vide parmi nous tous »</p>	
---	--

Silence

<p>Vous vous étonnerez sans doute que je ne dise rien sur les réactions de Mercedes. Je vous comprends, mais cela mériterait un livre à part — et ce n'est pas dit que je ne l'écrive pas.</p>	<p>Je rendis visite à maman après la mort de Lorenzo. Ce que nous nous dîmes je ne puis pas le redire.</p>
--	--

C'est fini ?

C'est fini. Il n'y a plus que quelques cadeaux ou comme on dit dans le milieu des « Bonus tracks »

Je m'attendais à quelque chose de différent.

La réalité nous donne ce qu'elle a.

Je parle de la forme ? La tienne et celle de Carmen, sont trop semblable.

Et alors ?

C'est comme si c'était toi qui avais tout écrit.

Il y a eu du travail sur le texte de Carmen. Sans révision il eût été illisible pour un non hispanophone.

Je ne sais pas s'il faut te croire.

« Te ? », tu veux dire « je », tu veux dire Carmen. Pourquoi ne pas la croire ?

Bonus Tracks

Ces bonus ont-ils été introduits pour mieux vendre ma marchandise auprès des intellectuels ou s'agit-il d'un excès de vanité ou d'une manière d'éloigner la lectrice du fil principal pour qu'elle ne s'ennuie pas excessivement ou, pourquoi pas ? d'un cadeau pour celle qui a eu la force d'arriver jusqu'au lien ?

Gilet de cantonnier



Butler Judith

Féministe post-moderne et anti-essentialiste à l'apogée de sa gloire dans les années 2000. De nos jours, Judith ((que je fis la première entrevue française de Judith, publiée dans, *Conjonctures*, revue fondée, alimentée et laissée mourir par de miennes amies m'autorise à l'appeler par son prénom)) est beaucoup

moins citée que les « féministes matérialistes de l'intersectionnalité »², dans la catéchèse woke. Lorenzo, comment as-tu pu être assez stupide pour dire à un moine woke que cette mise au rencart de leur prophétesse était une forme d'âgisme systémique ? La condamnation au feu éternel avec l'injonction de « ne pas noircir, car tu es Blanc et même dans le braisier infernal, Blanc tu resteras », était tellement prévisible ! !

Kafka

Kafka, un petit juif plaignard, bourré de ressentiment qui, protégé par un bouclier de faiblesse, tua son père. Il n'eut qu'une idée géniale : celle qui engendra *La métamorphose*. Le reste de son œuvre n'étant que commentaire et bavardage autour de l'homme-insecte. Avoir une idée géniale ce n'est pas donné à tout le monde. Bien sûr que non ! Il y a un certain pourcentage d'imbéciles qui en ont eu plusieurs.

Élie

Elix anima, quae neque ab homine neque ab angelo producibilis erat à solo Deo immediate per creationem producta est, quae in naturae dignitate) Christi Domini ac Deiparae Virginis animabus exceptis) a nulli cedit. Notez l'inversion de la parenthèse ouvrante (digne de Arno) et se *Deiparae* qui me fera rêver jusqu'au dernier jour.

La nature (de la femme)

Est-ce que la nature des hommes est riche autant que celle des femmes ? On peut en douter. On peut même avoir des doutes sur l'existence de la nature des hommes. Voici les synonymes que le dictionnaire Delvau propose pour la nature des femmes. À noter le « etc, etc. »

L'abricot fendu, l'affaire, l'angora, l'anneau d'Hans Carvel, l'atelier, l'autel de Vénus, l'avec, la bague, le baquet, le bas, les basses marches, le bassin, le bénitier, le bijou, le bissac, la blouse, le bonnet à poil, le bonnet de grenadier, la bouche d'en bas, la bourse à vit, la boutique, le brasier, la brèche, le cabinet, le cadran, la cage, le calendrier, le calibristri, le calibre, le cas, la cave, la caverne, ça, le Céleste-Empire, le centre, le champ, le chandelier, le chapeau, le chat, le chaudron, le chemin du paradis, la cheminée, le chose, la cité d'amour, le clapier, le cœur, la coiffe, le combien, le concon, le connin, le connusse, le conneau, le cornichon, le conil, la coquille, le corridor d'amour, la crevasse, le dédale, le devant, la divine ouverture, l'écoutille, l'écrevisse, l'empire du Milieu, l'entonnoir, l'entremise, l'entre-deux, l'entresol, l'éteignoir, l'éternelle cicatrice, l'étoffe à faire la pauvreté, l'étui, la fondasse, la fente, la figue, le formulaire, le fruit d'amour, le golfe, la guérite, le harnois, le hérisson, le hiatus divin, l'histoire, le jardin d'amour, la lampe amoureuse, la lampe merveilleuse, la lanterne, la latrine (un vieux con), le machin, le mal-joint, la marchandise, messire Noc, le mirliton, le mortier, le moule à pine, le moulin-à-eau, la moniche, le noir, l'objet, les Pays-Bas, le petit lapin, Quoniam bonus, le réduit, le salon du plaisir, le Sénégal, la serrure, le tabernacle, le temple de Cypris, la tirelire, le trou chéri, le trou de service, le trou madame, le trou mignon, le trou par où la femme pisse, le trou velu, le vagin, etc., etc.

Papé satan, papé satan aleppé ?

Il s'agit du cri de Ploutos accueillant Dante à l'entrée du quatrième cercle de l'enfer. Le sens du cri ? Les interprétations sont innombrables. Une parmi d'autres, celle de Louis Ratisbonne, qui transforme papé en pape et introduit un holà pour garder le rythme :

« Holà, pape Satan ! holà ! »

² À ce propos, un texte de Danielle Juteau, dans *Cahier du genre*, 2016/3 (HS n° 4), pages 129 à 149, disponible en ligne à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2016-3-page-129.htm>. Site consulté le 24 février, jour de l'anniversaire de Judith.

Rauque et sauvage,
Ainsi cria la voix de Plutus

Vrai faux

Il y a des moments où il est inutile, nous dirions même lâche, de chercher l'appui de Nietzsche, pour minimiser la vérité avec un grand « V ». Avec un grand « V », il n'y a pas que la Vérité divine : il y a aussi les Vérités qui change le mouvement d'une vie. Celles que les individus congèlent pour qu'elles ne dégagent pas des odeurs mauvaises pour leur réputation, mais... le congélateur a des limites !

Il est inutile aussi de chercher de l'aide dans les textes scolastique qui régurgitent de vérités.

Bonum et malum sunt in rebus, verum et falsum sunt in mente.

Si le bien et le mal sont dans les choses alors il n'y a pas de bien et de mal : il n'y a pas de catégories morales, car dans les choses il n'y a que le neutre mouvement des particules.

Les scolastiques ne pouvant pas se contenter de cette séparation de la chose (res) de l'esprit (mens) ils les font s'interpénétrer :

Bonum et verum se mutuo includunt...

De cela, sur les ailes de l'angélisme à dire

Qui quaerit bonum commune multitudinis, consequenter etiam proprium bonum quaerit.

Il n'y a qu'un pas.

Causa

Tous les étudiants de philosophie, connaissent les quatre causes d'Aristote que Thomas le scolastique transféra sans causer trop de dégâts aux soutanes ecclésiastiques. Mais, combien de ces étudiants connaissent la subdivision des causes efficientes ? Si par hasard il y en a un qui lit ce texte, voici la définition des deux premières. Il peut chercher les autres en naviguant sur le réseau.

1. *Causa physica* : est, quae per se immediate, aut virtute a se diffusa actionem proprie efficit; e.g. is, qui hominem gladio perimit.
2. *Causa Moralis* est quae causam physicam ad effectum producendum excitat, e . g., is, qui aliquem vi pecuniae allicit, ut suum inimicum occidat, est causa moralis huius occisionis “. Ad causas morales redigi possunt causae occasionales, quippe quae alliciendo, vel movendo determinant causam ad certum effectum producendum

Pour lui faciliter la recherche voilà les différentes espèces de causes efficientes :

1. CAUSA PRIMA, SECUNDA
2. PRINCEPS, INSTRUMENTARIA
3. UNIVOCA, AEQUIVOCA
4. NECESSARIA, LIBERA
5. UNIVERSALIS, PARTICULARIS
6. PHYSICA, MORALIS
7. ADAEQUATA, INADAEQUATA
8. PROXIMA, REMOTA
9. PER SE, PER ACCIDENS.